

Pour Vincenzo Cicchelli, sociologue, les Européens grandis avec Erasmus considèrent faire partie d'un tout :

« Cette génération a appris à gérer des codes culturels différents »

Spécialiste de la jeunesse en Europe, maître de conférences en sociologie à l'Université Paris-Descartes, chercheur au Gemass (1), Vincenzo Cicchelli a travaillé sur la socialisation cosmopolite. Après avoir conduit de nombreux entretiens avec des étudiants du programme Erasmus, il a publié en 2012 l'*Esprit cosmopolite, Voyage de formation des jeunes en Europe* (2). Il revient pour Libération sur une particularité de la jeunesse de l'Union, à la fois très attachée à sa culture nationale et malgré tout connectée à l'Europe. **Constatez-vous chez les jeunes un sentiment d'appartenance à l'Europe ?**

Une chose est sûre, l'Europe fait sens à leurs yeux. Mais pas sous la forme équivalente à l'appartenance à un Etat-nation (un territoire, une langue, une culture). C'est plutôt comme une mosaïque où chaque partie, chaque culture, permet de construire le tableau d'ensemble. Si on en

lève un bout, il manque quelque chose. C'est chaque partie qui permet à l'ensemble d'exister. Cette dimension hétérogène et diversifiée est, aux yeux des jeunes, hautement valorisée. Souvent, l'expérience Erasmus leur a permis de comprendre que l'on peut être différent et pourtant construire quelque chose de commun. Qu'il faut passer par la pluralité pour se trouver des points communs. En cela, Erasmus ressemble à une école grandeur nature. C'est un apprentissage qui leur donne beaucoup d'aisance avec l'interculturel. D'une certaine manière, cela pourrait ressembler au « grand tour » que faisaient les rejetons de la bourgeoisie et de la noblesse anglaise au XVIII^e siècle, un voyage d'initiation et de formation. La différence, c'est qu'à peine rentrés, ceux-là pouvaient s'intégrer directement dans la société des notables. Aujourd'hui, en revanche, quand on termine son Erasmus, tout reste à faire. Mais l'expérience a permis de se frotter à l'altérité culturelle, sociale, à comprendre des gens à la fois différents et proches. C'est cela, l'Europe.

Existe-t-il un air de famille entre les jeunes Européens ?

Absolument. En tout cas, il y a quelque chose

« Ces jeunes sont nés avec la mondialisation, ils peuvent y être opposés ou pas, mais ils ont intégré un changement d'échelle. Leur besoin, c'est de voir ce qui se passe ailleurs. »

qui permet de s'imaginer un destin commun. Même s'ils sont empreints de culture américaine, qui est une variante du monde occidental, même s'ils connaissent énormément de choses des Etats-Unis et sans doute moins des pays directement voisins de leur, ils reconnaissent cet air de famille, ces petits « quelque chose » qui font la particularité de notre continent. Je crois que c'est la force de cette génération : elle est née avec la mondialisation, elle peut y être opposée ou pas, mais elle a intégré, presque de façon inconsciente,



Devant le Parlement de Strasbourg, le 9 mai.

PHOTO PASCAL BASTIEN

un changement d'échelle. Son besoin, c'est de voir ce qui se passe ailleurs. Le principal résultat de notre enquête, c'est la mise au jour d'une aspiration à se familiariser à d'autres cultures. Cette génération a appris à gérer des codes culturels différents, vu une démocratie fonctionner autrement, elle ne nie pas les frontières culturelles mais elle peut les franchir, c'est même un palier de compréhension qui peut lui permettre d'approcher des cultures encore plus lointaines.

Son raisonnement est cosmopolite.

C'est un constat plutôt prometteur pour l'Europe, non ?

Personnellement, je ne suis ni optimiste ni pessimiste. Nous traversons une période de crise et personne ne sait ce qui en sortira. Car il existe plusieurs formes de cosmopolitismes et certaines n'excluent pas la xénophobie. Il y a, par exemple, le cosmopolitisme esthétique : on apprécie le goût de l'autre. Le cosmopolitisme culturel : on apprécie sa culture. Des électeurs du FN peuvent ainsi apprécier l'art islamique. Lorsque le cosmopolitisme est éthique, c'est que l'on a le souci des autres. Et quand il est politique, c'est que l'on cherche à vivre, à construire

avec l'autre. Ces quatre dimensions peuvent très bien fonctionner séparément. Mais si l'on veut imaginer des horizons ouverts, une société doit savoir moduler ces formes et les quatre dimensions du cosmopolitisme doivent y être présentes ensemble. Les jeunes Erasmus de notre enquête font preuve d'une conception culturelle, presque spirituelle de l'Europe. Ils en ont une géographie mentale et savent s'orienter à l'intérieur.

Comment ça ?

Oui, ils ont comme une boussole qui leur permet d'associer un type humain à un pôle géographique et à une organisation de société. Par exemple, quand un Autrichien rencontre un Slovaque ou un Croate, ils pensent Mitteleuropa. Quand des Italiens, des Espa-

gnols et des Grecs se croisent ils se sentent Méditerranéens. Des Scandinaves entre eux, ou des Slaves entre eux, feront aussi cette expérience des points communs. A chaque fois que l'on est confronté à la culture de l'autre, une fenêtre s'ouvre. En fait, ces pôles géographiques créent un champ de forces qui permet de se situer : qu'en est-il de ma culture et de mon échelle d'appartenance ? Le cosmopolitisme dont je parle, c'est la rencontre entre sa propre culture et celle des autres. Pas une juxtaposition, une vraie rencontre. Dans une société globale, transnationale, il y a une place pour la formation de soi à partir d'un horizon de sens qui n'est pas l'Etat-nation, qui n'est plus la socialisation nationale, mais un horizon qui devient cosmopolite. Et qui peut ressembler à cette Europe, plurielle par nature.

Recueilli par
MARIE-JOËLLE GROS

(1) Groupe d'étude des méthodes de l'analyse sociologique à la Sorbonne. Dernier ouvrage paru : « Autonomie des jeunes », La Documentation française, 2013.

(2) Editions Presses de Sciences-Po.